La poésie arabe et le récit

al-Fajr, 15 octobre 1934

Voici un sujet qui suscite bien des controverses et des désaccords parmi ceux qui écrivent l'histoire de la littérature arabe, qui s'attachent à sa critique, et qui portent une attention particulière à sa comparaison avec les grandes littératures étrangères. Certains prétendent que la poésie arabe est d'une importance moindre que la poésie étrangère, d'un rang plus humble, puisqu'elle ne comporte aucune épopée narrative, et puisque la poésie arabe ne peut compter, parmi ses nombreux vers anciens et modernes, rien qui ressemble à l'Iliade ou à l'Odyssée, ni aux autres épopées narratives des Grecs et des Romains, ni à celles d'autres nations anciennes et modernes. C'est donc, disent-ils, une poésie déficiente, qui ne devrait jamais rivaliser avec la poésie étrangère, ni aspirer à quelque place distinguée parmi les formes de poésie véritablement dignes de l'immortalité.

D'autres trouvent véritablement pénible ce mépris envers la poésie arabe, et le rejettent avec toute la force possible, voulant établir, pour notre propre poésie nationale, les mêmes qualités distinctives que possède la poésie étrangère. Ils ne montrent, en cela, aucune véritable hésitation ni aucune prudence, prétendant que seule l'ignorance conduit les adversaires de la poésie arabe à s'imaginer qu'elle ne comporte aucun récit — prétendant même que la poésie arabe, en ses propres époques anciennes, s'approche très près d'être, tout entière, poésie narrative, soutenant que toute la poésie guerrière et héroïque est elle-même narrative, exactement comme la poésie de l'Iliade et de l'Odyssée. Ne comporte-t-elle pas, après tout, des descriptions de guerre, des peintures d'événements réels, des récits de héros, et de ceux qui chargeaient et se retiraient parmi les guerriers cuirassés et les cavaliers ? Quelle différence y a-t-il donc, demandent-ils, entre elle et la poésie de l'Iliade et de l'Odyssée, ou toute autre poésie narrative appartenant à quelque nation ou peuple que ce soit ?

Les deux camps vont trop loin. Il est certain que la poésie arabe n'offre rien de tout à fait semblable à l'Iliade ou à l'Odyssée, et ne connaît rien de ces longues épopées dépeignant la vie d'une nation comme la dépeint la poésie narrative. Mais cela ne diminue en rien la poésie arabe, et n'abaisse en rien son propre rang par rapport à la poésie étrangère.

Remarquons d'abord que notre propre incapacité à découvrir, dans la poésie arabe, un poème ressemblant à l'Iliade ou à l'Odyssée ne prouve nullement qu'un tel poème n'ait jamais existé — elle prouve seulement qu'il n'a jamais été transmis, jamais préservé pour nous par l'histoire. Il est tout à fait possible qu'un tel poème ait réellement existé, que les hommes l'aient jadis récité et se le soient transmis entre eux, jusqu'à ce que survienne cette époque où bon nombre de transmetteurs et de mémorisateurs disparurent, et où la poésie elle-même fut négligée, sous l'effet des pressions politiques et de leurs propres conséquences — de sorte que, lorsque les Arabes revinrent à la transmission et à la mémorisation de la poésie, ils trouvèrent ce poème disparu, ou n'en trouvèrent que des fragments épars, ne dépeignant plus rien de cohérent. Voilà une hypothèse que j'avance ; si j'avais le loisir de l'étudier et de la vérifier convenablement, je pourrais bien parvenir à quelque chose d'une réelle substance. La vie même des Arabes, à leur époque préislamique, nous demeure largement inconnue, mais le peu que nous en savons suggère que la poésie fut la seule forme littéraire de cette vie tumultueuse que menaient leurs tribus dans le désert, et que cette vie était une existence sociale où l'individu se dissolvait presque entièrement, où sa propre personnalité s'effaçait presque totalement — la force, l'autorité et la renommée appartenant à la tribu, jamais à l'individu, ni à la famille.

Et lorsque le tumulte de cette vie, et l'abondance même des horreurs et des épreuves qui l'emplissaient, se combinèrent à cet effacement de la personnalité individuelle, à sa dissolution dans la tribu, la poésie surgit inévitablement pour la dépeindre — une poésie se rapprochant, parmi tous les types connus, le plus de la poésie narrative proprement dite. Ces « Journées » que nous a préservées la tradition orale, et dont l'histoire elle-même ne sait presque rien — le Jour de Basous, les Jours de Dahis et d'al-Ghabra', les Jours d'al-Kilab, et d'autres encore — furent, sans nul doute, chantées par les poètes dans leur propre poésie ; ils s'y attardèrent longuement, les chantant et en parlant, portant leurs propres chants et récits de tribu en tribu, à travers les régions les plus reculées des terres arabes. Les hommes se rassemblaient pour les entendre, les écoutaient, les admiraient, et les récompensaient pour ces récits et ces chants — et c'est exactement ce que faisaient eux-mêmes les poètes homériques.

Les savants se trompent s'ils imaginent que la poésie narrative grecque, par exemple, naquit soudainement, ou que l'Iliade ou l'Odyssée

furent composées d'un seul coup, selon un plan fixé avant même leur propre composition. Elles étaient, au contraire, un ensemble de chants et de cantiques traitant de thèmes apparentés, ou d'un thème unique et commun, rassemblés et compilés par la suite, avec des versions officielles finalement publiées — ces mêmes versions que les hommes continuèrent de se transmettre entre eux, une fois l'écriture devenue répandue en Grèce.

Qui donc pourrait prétendre que les Arabes, en leurs époques préislamiques, n'eurent aucun poème dépeignant puissamment et socialement leurs propres guerres et leurs propres « Journées », des poèmes que les poètes portaient avec eux, récitant et chantant, sans que ces poèmes ne trouvent jamais quiconque pour ordonner leur propre collecte, leur mise en ordre, et leur diffusion parmi le peuple — exactement comme Pisistrate ordonna la collecte, l'arrangement et la diffusion de l'Iliade et de l'Odyssée parmi les Grecs ?

Et si vous ajoutez que l'avènement de l'islam effaça entièrement les traces du paganisme arabe, lui opposant la résistance la plus vigoureuse, et que la poésie comptait parmi les plus importantes de ces traces, il n'est guère étonnant que les Arabes n'aient jamais amassé, à partir de leur propre poésie narrative, ou de leurs vers empreints de récit, quoi que ce soit de comparable à ce qu'amassèrent les Grecs. La religion compte, après tout, parmi les influences les plus déterminantes sur l'existence même de la poésie narrative et sur sa diffusion ; sans la religion, l'Iliade et l'Odyssée n'auraient jamais survécu, car toutes deux étaient récitées lors des assemblées religieuses jusqu'à la toute fin de l'ère païenne, et furent, pour cette raison, recueillies, copiées, et officiellement diffusées par l'État — étant, comme elles l'étaient, presque des textes religieux elles-mêmes. Combien plus encore, alors, lorsque l'islam opposa au paganisme et à ses propres traces la résistance la plus vigoureuse, trouvant tous les moyens possibles pour les effacer, et y parvenant entièrement, dès le premier siècle de l'hégire.

Notre propre incapacité à découvrir un poème narratif arabe ressemblant à l'Iliade ou à l'Odyssée ne prouve donc nullement qu'un tel poème n'ait jamais existé — elle prouve seulement, comme nous l'avons dit, que nous ne sommes simplement jamais parvenus à le retrouver.

Il ne faudrait pas non plus demander pourquoi les Arabes ne produisirent aucune poésie narrative après l'islam, car la poésie narrative ne se compose jamais, ne se force jamais artificiellement, aux époques de

civilisation et de progrès intellectuel — elle est, au contraire, un produit naturel de la vie bédouine et de sa simplicité. Que les peuples civilisés s'y essaient délibérément, et elle devient absurde et faible, sans aucun attrait réel pour le grand public — exactement comme il en fut de l'Énéide que Virgile s'efforça de composer, et de la poésie narrative que les Européens modernes se sont efforcés de composer, Voltaire parmi eux, par exemple.

Il serait cependant excessif, et un véritable écart par rapport à la vérité, de dire que les Arabes ne portèrent aucun intérêt à la poésie narrative après l'islam. Ils y portèrent, en réalité, un intérêt véritable et manifeste, dont nous pouvons observer les traces dans deux directions tout à fait distinctes :

La première est une forme arabe littéraire distinguée — ces livres mêmes composés pour consigner les « Journées » et les événements de l'époque préislamique. Ces livres sont narratifs de bout en bout, récit plutôt qu'histoire, la légende y occupant une part bien plus grande que le fait. Ils s'appuient lourdement sur la poésie, en transmettant une grande quantité — mentionnant à peine une bataille, ou une guerre, sans transmettre les vers qui en furent composés. Ils constituent donc une forme de récit coulée en prose, mais ornée de poésie, et dépendante d'elle.

La seconde forme est de nature dialectale, méprisée par nos propres hommes de lettres, car elle ne fut jamais rendue dans la langue littéraire classique à laquelle ils portent une attention si particulière. On trouve cette forme dans ces nombreux récits populaires dont le peuple continue de se délecter, que les conteurs continuent de leur réciter — tantôt en prose ornée de vers, tantôt en vers purs, accompagnés, de temps à autre, des mélodies du rebab. Cette forme de récit dialectal est, à tous égards, ce qui ressemble le plus à la poésie narrative étrangère : elle lui ressemble par le sujet, elle lui ressemble par la forme, elle lui ressemble par la manière dont elle est déclamée, elle lui ressemble par sa dépendance à la musique, elle lui ressemble par la façon dont les conteurs la portent de lieu en lieu, et par l'enthousiasme et l'attachement du public qui l'écoute.